

Un document pour l'Histoire

Logement, vêtements, nourriture et rapport entre détenus, notamment entre Arabes et Subsahariens... Léopold Sédar Senghor décrit avec précision une vie de prisonnier.

OCTOBRE 1940-FÉVRIER 1942.

- POITIERS -

Nous arrivons à Poitiers vers le 10 octobre. Les premiers mois sont durs. Les baraques ne sont pas encore faites, et il fait froid. Par ailleurs, c'est le régime du rutabaga et du bâton.

- **COMMANDEMENT.** Jusque vers le mois de février, le camp est commandé par le capitaine Hahn. C'est un officier très dur (prussien?). Nous l'appelons "le capitaine Achtung!" parce qu'il exige que les commandements soient faits en allemand. Il fait tirer sur un Sénégalais qui "chipe" des pommes de terre, et celui-ci est tué.

Après Hahn, le lieutenant Bayle. Officier très chic qui nous demande d'être dignes de l'armée française et de notre patrie française.

- **LOGEMENT ET VÊTEMENTS.** Nous ne commencerons d'occuper les baraques qu'en décembre. En attendant, nous sommes logés pour la plupart dans des hangars en tôle ondulée, sans feu naturelle-ment. Certains Nord-Africains arrivés en décembre y seront encore en janvier toujours sans feu.

Dans les baraques, nous avons pratiquement autant de charbon que nous voulons, mais les baraques sont mal construites et nous préservent mal du froid quand le thermomètre est au-dessous de zéro.

Les abords des baraques sont pleins d'une boue où l'on enfonce facilement de 30 cm. Il n'y a ni lavabos ni douches dans le camp. Seuls les secrétaires prennent une douche hebdomadaire à la kommandantur du camp. Les autres doivent attendre d'avoir des poux pour être menés à l'épouillage. Douche.

Sous le commandement du lieutenant Bayle, le camp se transformera. Celui-ci en arrivant déclara que "cette porcherie n'est pas digne de l'armée française". Il fait construire des lavabos, des waters avec eau courante, des allées empierrées entre les baraques, un terrain de sports, etc. D'ailleurs, on peut lui adresser des réclamations que le chef de camp arabe gardera.

En général nous sommes assez bien vêtus. À signaler cependant la pénurie persistante de gants et de chaussettes. Beaucoup de tirailleurs en tombent malades (pieds gelés et engelures). La Croix-Rouge envoie tout ce qu'il faut, mais on nous donne de préférence les vieilles choses. Où passe le reste?...

- **NOURRITURE.** Dans les premiers mois, jusqu'en février environ, la nourriture laisse beaucoup à désirer en quantité et en qualité. Nous avons soit du rutabaga, 4 fois sur 5 peut-être, soit des pommes de terre pourrissantes. Un jour sur deux nous n'avons le soir que du soi-disant "thé" ou "café" avec une petite ration scientifiquement calculée de matière grasse ou de confiture.

Ici aussi, changement avec Bayle. Nous avons une plus grande variété de légumes et de meilleure qualité.

Les colis des associations arrivent régulièrement. Vraiment pendant l'été 1941, nous mangeons assez bien pour des prisonniers.

Et les tirailleurs sénégalais dans les kommandos mangent encore mieux. Il est vrai que ceux-ci mangent à la table du fermier, et que presque chacun d'eux a une marraine qui le gâte dans la mesure du possible. Les Françaises, par leur générosité désintéressée et leur courage, ont été les meilleures propagandistes de la France.

- **CORRESPONDANCE & COLIS.** Service bien organisé à Poitiers. Pratiquement on peut écrire quand on veut et recevoir autant de colis que l'on veut. Une lettre de Paris met 2 ou 3 jours, un colis 8 jours. Rares sont lettres et colis qui n'arrivent pas.
- **RAPPORTS ENTRE PRISONNIERS.** Solidarité assez étroite entre ceux des différentes colonies: Antillais, Malgaches, Indochinois, Sénégalais. Seuls les Arabes sèment des germes de discorde (les Marocains exceptés). Ils cherchent à s'emparer des meilleures places (secrétariat, cuisines, bonnes corvées, etc.). Pour cela, ils dénigrent les autres, en particulier les intellectuels noirs, qu'ils présentent comme des francophiles et des germanophobes (voir plus loin "Propagande"). Ils vont même jusqu'à se faire une guerre sournoise entre eux: Tunisiens contre Algériens et inversement. On verra plus tard à Bordeaux une bataille pittoresque entre adjudant tunisien et adjudant algérien, qui se disputent la place de chef de camp.
- **ÉVASIONS.** 800 évasions environ à Poitiers en un an. Surtout des Nord-Africains. Ce sont les rois de l'évasion, et on doit les admirer ici sans réserve. Ils partent parfois à 20, 30 du camp la nuit ou d'une corvée [sic]. On en rattrape très peu (1 sur 20 peut-être). Punition: un mois de prison.
- **PROPAGANDE.** La propagande allemande était bien organisée à Poitiers. Elle dépendait du bureau de la Gestapo à la kommandantur. Elle eut très peu de prise sur les Sénégalais et sur les Antillais. D'ailleurs, de bonne heure, elle porta uniquement sur les Arabes: journaux arabes édités sur les Allemands, faveurs accordées au culte musulman, aux espions, etc. Les "intellectuels" arabes, je veux dire ceux qui avaient quelque instruction, étaient les meilleurs agents de l'Allemagne. Ils préchaient leurs compatriotes et dénigraient la France devant les Allemands (chez les Noirs au contraire, chez les Antillais en particulier, les intellectuels furent les plus résistants). Quand on demanda des volontaires pour aller en Russie, il n'y eut que des Arabes à se proposer, et presque tous étaient des hommes instruits (d'ailleurs on ne les y envoya pas).

Les espions étaient des Arabes - toujours les Marocains exceptés. N'y fit vraiment exception qu'un métropolitain du nom de Dunonseau. Le plus dangereux de la bande était Mustapha Messaoudene, qui avait dénoncé les frères Ebone comme anti-Allemands, quand ceux-ci étaient simplement français.

Ce sont les gradés arabes qui, en frappant leurs hommes donnèrent un mauvais exemple que suivirent les soldats et sous-officiers allemands jusqu'à Bayle. Ce fut l'occasion de nombreuses frictions entre Arabes et Sénégalais. Naturellement ceux-là en prenaient prétexte pour accuser les Noirs de révolte envers l'autorité allemande. C'est ainsi qu'un Sénégalais, qui s'était battu avec un sergent arabe et qui refusait de courir sous l'injonction d'un Allemand, fut grièvement blessé d'un coup de pistolet.

Je termine le chapitre de la propagande par un fait particulièrement intéressant: j'ai entendu dire par un prisonnier qu'on aurait employé des Sénégalais à un film de propagande sur la campagne de France. Ceux-ci devaient jeter leurs armes, lever les mains et crier "camarade" à l'approche des chars allemands.

- **MALADES & MÉDECINS.** Les médecins français furent d'un dévouement admirable. Je dois signaler tout particulièrement le docteur Cazeille (capitaine) qui non seulement soignait mais encore soutenait moralement les prisonniers. Soins et réconfort, ce ne fut pas tout: les médecins présentaient autant de malades qu'ils pouvaient au risque de se faire mal voir.

Une exception pourtant: le capitaine Dardy (?), qui était à l'infirmerie en octobre-mai. Dur pour les prisonniers, il n'hésita pas à adresser un rapport aux Allemands "sur les intellectuels de couleur qui voulaient tous se faire réformer".

-*~*~*~*-

- BORDEAUX -

Nous arrivons à Bordeaux – plutôt à Saint-Médard – le 5 novembre 1941. Nous nous plaignons du camp de Poitiers. À Bordeaux, nous regrettons Poitiers comme un paradis perdu.

- **COMMANDEMENT.** Pendant mon séjour au camp des As, à Saint-Médard, nous eûmes successivement deux lieutenants allemands comme commandants de camp. Nous les vîmes rarement. En fait, le maître du camp était le sous-officier allemand chef de camp. Les prisonniers l'avaient surnommé "Misérable", et Misérable méritait son nom.

La kommandantur n'était probablement pas au courant de ses agissements, car un sous-officier allemand avait recommandé à un Sénégalais de le dénoncer. Misérable était dur en même temps que corruptible, comme on le verra plus loin.

- LOGEMENT & VÊTEMENTS.

Les baraques sont mieux construites qu'à Poitiers, et le climat est plus doux. Cependant, l'hiver ne laisse pas d'être rigoureux, et le bois de chauffage est distribué chichement. Seules les "baraques" qui travaillent en forêt sont assez bien chauffées. On gèle à l'hôpital.

Il n'est pas question de douches, et les poux pullulent, car il n'y a même pas d'épouillage.

À Poitiers, nous avons en général de vieux vêtements. Ici, c'est un privilège que d'aller au "changement" et de recevoir des effets usagés. Il faut être secrétaire, policier, chef de corvée, et encore!... J'oubliais les libérés: on les habille autant que possible de neuf, mais ils doivent laisser leurs gants et tout ce qu'ils ont en double – ce qu'ils portent n'entrant pas en ligne de compte – "pour leurs camarades de captivité qui restent". Beaucoup de prisonniers sont sans gants et sans chaussettes. J'ai dû moi-même attendre janvier pour avoir des gants, envoyés dans un colis.

- NOURRITURE.

Elle est particulièrement insuffisante et peu variée. Nous avons un pain pour 5, parfois pour 6. En général, nous avons de la soupe matin et soir, mais quelle soupe! Une poignée de riz dans un liquide plus ou moins coloré et salé. En comparaison avec Poitiers, tout est dans les mêmes proportions. Au lieu d'une tablette de chocolat, par exemple, nous recevons 3 barres, quand nous en recevons. C'est que le ravitaillement de la Croix-Rouge, qui constituait à Poitiers un supplément, est parait-il à Bordeaux, l'essentiel.

L'hôpital n'est pas beaucoup mieux servi. Nous avons, outre le pain pour 5, la valeur d'un quart – et pas plus – de riz ou de légumes par repas du midi et du soir, avec à midi un morceau de viande de la grosseur du pouce. Ajoutons de temps en temps pour être juste, une mandarine ou une orange. Par contre, les colis, en ce qui me concerne du moins, n'arrivent pas à l'hôpital. J'ai ainsi perdu deux ou trois colis.

Dans les kommandos, c'est pis qu'au camp des As. Les hommes travaillent de 8h30 à 15 heures. Ils ne peuvent manger avant 16 heures. Pour leur permettre d'attendre, on leur a donné 100 g de pain à midi. Ils travaillent uniquement à couper du bois, et il n'est pas question de manger à la table du paysan comme à Poitiers.

D'ailleurs les civils leur témoignent en général, dans la Gironde, une parfaite indifférence. Plusieurs civils se sont plaints à moi des restrictions et m'ont dit que les prisonniers n'étaient pas les plus malheureux.

(Suite du document p. 29)

- **CORRESPONDANCE & COLIS.**

Une lettre de Paris met de un mois et demi à deux mois. Un colis presque autant, et souvent les colis n'arrivent pas. Il est vrai qu'il s'en égare beaucoup. Les colis sans propriétaires sont envoyés au bureau allemand, avec ordre de les distribuer aux prisonniers les plus déshérités. Misérable donne à la kommandantur une liste de prisonniers à qui ont été attribués les "colis inconnus". En réalité il fait vider les colis, prend tout ce qui l'intéresse: cigarettes, chocolats, et envoie le reste à la cuisine.

Quand les colis appartiennent à des libérés, ils doivent également être distribués à ceux du camp qui restent. Dans ce cas, le chef de camp arabe les reçoit. Quand j'y étais, Bel Aid, le chef de camp, faisait son petit Misérable et gardait une partie du contenu des colis.

Naturellement, lettres et colis mettaient bien plus longtemps à parvenir dans les kommandos.

- **RAPPORTS ENTRE PRISONNIERS.**

Ce n'est plus ici la propagande habile de Poitiers: les Arabes souffrent, et ils sont un peu moins égoïstes. L'exception confirme d'ailleurs la règle. Et le chef de camp Bel Aid est une singulière exception: il ne souffre pas. Il a un cuisinier et il faut croire que son menu n'est pas celui des prisonniers, puisqu'il invite souvent Misérable. Les deux compères sont copains comme cochons.

Avant l'arrivée de ceux de Poitiers, il n'y avait que deux baraques de Sénégalais, Antillais. On avait exilé les quelques "intellectuels" et fortes têtes en kommando, et Bel Aid menait facilement les deux baraques soumises. Avec les "Poitevins", ce fut une autre histoire. Nous protestâmes devant les faveurs accordées "aux petits copains". Dès lors, Bel Aid accusa les Noirs d'indiscipline - crime de lèse-majesté au camp! Il est vrai que ceux-ci, exaspérés, étaient prêts à réagir avec violence contre Bel Aid et les policiers arabes. Mes conseils de sagesse eurent de la peine à être entendus.

Mais le chef de camp eut également maille à partir avec les Arabes. Plusieurs de ceux-ci m'ont affirmé qu'ils n'avaient pu être libérés le 18 décembre faute d'avoir versé de l'argent à Bel Aid. Les Français d'Algérie qui se trouvaient au camp ne durent d'ailleurs leur libération qu'à la rivalité qui existait entre Bel Aid et l'adjutant tunisien Ousseini, car tous deux les haïssaient également. En tout cas, les libérés se plaignirent à la Croix-Rouge. À la suite de quoi, la kommandantur perquisitionna chez Bel Aid, où paraît-il on découvrit des vivres et plusieurs milliers de francs. Je n'ai pu savoir la suite de cette histoire, car on profita de la première occasion pour m'envoyer en kommando, et plusieurs Sénégalais et Antillais avec moi: nous n'étions pas assez souples ni assez aveugles.

- **ÉVASIONS.**

Peu d'évasions en Gironde. Les camps sont entourés d'un système complexe de barbelés, il y a des postes allemands un peu partout et les civils sont plus indifférents. On m'a parlé, en kommando, d'un évadé qui aurait été dénoncé par une femme d'origine étrangère.

- **PROPAGANDE.**

Pas de propagande à Bordeaux. On favorise les chefs de camp et les policiers. On accorde un peu plus de facilités au culte musulman, on distribue de temps en temps des journaux arabes du service de la propagande allemande; c'est à peu près tout. Les anciens espions de Poitiers sont "Gros-Jean comme devant". Surprise: je rencontre de nombreux Arabes francophiles et qui se racontent tous les dessous malpropres du camp.

Fait caractéristique: un Sénégalais écrit au commandant du camp pour que soient organisés comme à Poitiers des cours d'allemand et de français, l'un ne passe que grâce à l'autre: on lui répond qu'il y a des choses plus urgentes. Naturellement on ne distribuera plus les numéros du Trait d'union.

En somme, la kommandantur s'occupe peu des prisonniers, soit pour les endoctriner, soit pour écouter leurs doléances, soit pour les ennuyer. Aussi les sous-officiers règnent-ils en maîtres absolus, et se dépêchent-ils de profiter de la situation. Aucun contrôle sérieux. Il semble n'y avoir pas d'officier de justice, et un simple policier, prisonnier comme nous, peut nous mettre en prison. C'est le règne de l'arbitraire.

- CONCLUSION: Le moral.

Le moral varie naturellement suivant les jours, suivant les circonstances et aussi les races.

Ce sont les Indochinois et les Malgaches qui paraissent réagir le moins, et s'adapter le plus mal. Les Arabes et les Sénégalais sont les plus facilement gais. Les Antillais également, mais ils se laissent abattre assez facilement.

Le plus démoralisant est la faim. Et le frontstalag de Bordeaux est le pire à ce point de vue. Les prisonniers sont vraiment à moitié affamés. Ajoutez que les cantines y sont très mal pourvues.

Autres facteurs de démoralisation: la libération des métropolitains dans les frontstalags et la libération des pères de famille nombreuse, à l'exclusion des prisonniers coloniaux. Enfin, pour les non-Arabes, la libération de 10000 Arabes en décembre 1941. Un Sénégalais demanda alors à un médecin: "Pourquoi faites-vous libérer les Arabes qui vous trahissent et non pas ceux qui vous sont restés fidèles?" Il traduisait la pensée de tous.

Évidemment, les plus éclairés, les plus instruits éclairent les autres, et leur expliquent que le gouvernement français n'est pas libre de faire tout ce qu'il voudrait. C'est pourquoi la presque totalité de ceux-ci reste, malgré tout, fidèle à la France, et explique la défaite par l'infériorité du nombre et des armements.

Parmi les Arabes, la majorité des Marocains sont restés fidèles. Les Algériens et les Tunisiens m'ont paru infiniment moins sûrs et plus perméables à la propagande. La force allemande les impressionne visiblement, et avec leur sens pratique alguisé, ils se tournent du côté du plus fort, prêts à le trahir à la première occasion. Deux faits significatifs qui se passent à Poitiers: 1°) un espion profite d'une permission en ville pour s'évader - 2°) un autre, un secrétaire, qui avait donné sa parole de ne pas s'évader, disparaît à la première occasion.

En somme, la France peut faire oublier la défaite et la captivité si elle sait, elle aussi, faire de la propagande auprès des prisonniers libérés. Or le bruit court dans les camps que Vichy pratique une politique "réactionnaire" aux colonies. Partout dans ces mêmes camps, Pétain symbolise la France, et son portrait y est, à ce titre, très vénéré.

- SUPPLÉMENT.

À Bordeaux, tous ceux qui ne travaillent pas doivent faire de l'exercice pendant les heures de travail, même en hiver, même s'ils sont des malades non hospitalisés à l'infirmerie. Cette mesure est d'autant plus impopulaire que ceux qui ne travaillent pas sont moins bien nourris et moins bien chauffés.

On était payés à Poitiers 2 ou 4 francs par jour; à Bordeaux 8 francs. À Poitiers, on ne pouvait toucher qu'une partie de son mois: le reste devait être envoyé aux parents.

Je rappelle qu'à Bordeaux fut arrêté un prisonnier tunisien chef du bureau des secrétaires, qui avait volé plusieurs milliers de francs à ceux qui envoyaient des mandats à leurs familles, en l'occurrence à des Sénégalais surtout.

(Ce rapport est conservé aux Archives nationales, à Paris.)